Document généré le 15 juil. 2025 01:27

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Joseph Yvon Thériault, Pascal Riendeau, Chantal Théry (dir.)

Michel Gaulin

Numéro 153, printemps 2014

URI : https://id.erudit.org/iderudit/71162ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Gaulin, M. (2014). Compte rendu de [Joseph Yvon Thériault, Pascal Riendeau, Chantal Théry (dir.)]. *Lettres québécoises*, (153), 51–52.

Tous droits réservés © Lettres québécoises inc., 2014

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

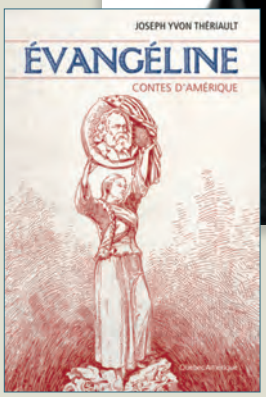
par MICHEL GAULIN

☆☆☆☆☆

JOSEPH YVON THÉRIAULT
Évangéline. Contes d'Amérique
Montréal, Québec Amérique, coll. « Dossiers et documents », 2013, 400 p., 34,95 $.

Évangéline dans tous ses états

Une grande fresque à caractère à la fois historique et sociologique sur la dispersion du peuple acadien à la grandeur d'un continent, celui de l'Amérique du Nord.



JOSEPH YVON THÉRIAULT

Tout commence, pour ainsi dire, par un long poème, celui de Henry Wadsworth Longfellow, professeur de littérature anglaise à Harvard, alors simple collège, mais déjà prestigieux, installé à Cambridge, un peu en amont de Boston, sur la rive gauche du fleuve Charles, avant que celui-ci ne se vide dans le port. L'on est au milieu du XIXe siècle, moment où les littérateurs états-uniens cherchent, depuis déjà une trentaine d'années, à se dégager de l'influence européenne, plus particulièrement britannique, pour instaurer une littérature à proprement parler « américaine ». Paru en 1847, *Evangeline : A Tale of Acadie* s'inscrit donc dans la mouvance de cette volonté de créer une littérature autochtone, s'inspirant des paysages de l'Amérique et des peuples qui y vivent. Déjà lancé vers les années 1820 par des œuvres telles que *Rip van Winkle*, de Washington Irving (1819), ou *Le dernier des Mohicans*, de James Fenimore Cooper (1826), le mouvement s'intensifie au milieu du siècle, grâce à des œuvres phares comme le *Moby Dick* de Herman Melville ou *La lettre écarlate* de Nathaniel Hawthorne, parues toutes deux la même année (1850), bientôt suivies par *La case de l'oncle Tom* de Harriet Beecher Stowe (1852). Toutes ces œuvres, comme le fait observer Thériault, constituent des « récits de fondation ». S'il faut en croire Thériault, c'est d'abord à Hawthorne que l'on aurait proposé d'écrire un roman sur un couple séparé en Acadie, mais celui-ci se serait récusé au bénéfice du poète Longfellow, n'hésitant pas, quelques mois après la parution de l'œuvre, à la décrire comme « un poème fondé sur l'histoire américaine, et s'inscrivant dans la vie et les manières américaines » (p. 25 ; c'est moi qui traduis).

Trois Évangéline

Il faut donc compter trois Évangéline, dans l'ordre : l'Évangéline américaine, l'Acadienne et la « Cadienne » (cajun). Telles sont les trois grandes divisions de l'ouvrage de Thériault. Au fait des grandes lignes de la déportation et de ses suites, Longfellow ne s'attarde pas pour autant sur les détails et les conséquences de l'événement, sinon sur le fait qu'une grande quantité de gens dut rapidement, bon gré mal gré, et à leur corps défendant, prendre le chemin des États-Unis. Ce qui l'intéresse, d'abord et avant tout, c'est son personnage, Évangéline, la quête éperdue de son Gabriel, et son intégration pressentie dans la nature et l'histoire américaines.

Quand Évangéline reparaîtra, pour ainsi dire, au pays de ses ancêtres, on ne la reconnaîtra guère dans ses accoutrements américains. C'est qu'entre-temps des écrivains, des chercheurs se seront intéressés à la Déportation. On pense d'abord à la « traduction » faisandée de Pamphile Lemay, dans ses *Essais poétiques* de 1864, reprise en éditions ultérieures en 1870 et 1912, puis à celle de Paul Morin, datant de 1924, dans la foulée d'une importante thèse de doctorat soutenue en France au début des années 1900, tout comme aux travaux de l'abbé Casgrain dans le dernier tiers du XIXe siècle, comme à ceux de l'abbé Groulx au XXe (et à son roman *Au cap Blomidon*), sans oublier l'important roman de Napoléon Bourassa, *Jacques et Marie*, paru en même temps que les *Essais poétiques* de Pamphile Lemay, en 1864. Mais, phénomène important pour la revivification de la mémoire, c'est que l'Acadie d'origine, au sud de la Nouvelle-Écosse (devenue la *Nova Scotia*, comme Thériault aime à le répéter), n'existait plus et que les populations s'étaient progressivement déplacées vers le nord de la Nouvelle-Écosse et avaient essaimé progressivement du côté du Nouveau-Brunswick (où l'on trouve encore aujourd'hui une majorité d'entre eux « faisant société »), et même du Québec, où le sens des origines, tout au moins, se maintient.

Enfin, l'on ne peut ni ne doit oublier l'importante population qui, depuis la Nouvelle-Angleterre où elle s'était installée bon gré mal gré après la déportation, se dispersa progressivement à travers les États-Unis, pour en atteindre le sud jusqu'en Louisiane et devenir des cajuns, qui conservent néanmoins le souvenir de leurs origines au sein d'un *melting pot* toujours plus oppressant.

Je ne saurais dire assez de bien de cet ouvrage passionnant et passionné qui méritait bien, comme ce fut le cas, d'être classé au rang des finalistes pour le Prix du Gouverneur général (essai) de 2013.

☆☆☆☆

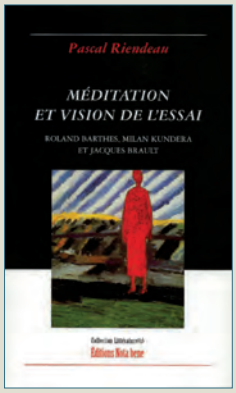
PASCAL RIENDEAU
Méditation et vision de l'essai. Roland Barthes, Milan Kundera et Jacques Brault
Québec, Nota bene, coll. « Littérature(s) », 2012, 269 p., 28,95 $.

Formes modernes de l'essai

Un genre littéraire important qui, malgré sa longue existence, demeure ambigu, tout en se manifestant dans une grande diversité de richesse et de formes.

Pascal Riendeau est professeur à l'Université de Toronto. Il se penche ici sur la place qu'occupe l'essai dans l'œuvre de trois écrivains bien connus, d'origines distinctes, et qui ont fait leur marque dans l'exercice de cette forme, soit Roland Barthes (Français), Milan Kundera (Tchèque naturalisé Français) et Jacques

Brault (Québécois). Mais, auparavant, il examine assez longuement la question des origines de cette forme, dont tout le monde admet qu'elle remonte à Montaigne, ce qui ne veut pas dire qu'elle suscite l'unanimité. Au passage, Riendeau rend hommage à une brochette de spécialistes d'ici, les André Belleau, Jean Marcel, Robert Vigneault et Laurent Mailhot, qui se sont sérieusement penchés sur cette forme et ont contribué à nous en faire mieux comprendre la nature et l'exercice.



Auteur de romans, sémioticien, structuraliste, professeur au Collège de France, Barthes s'investit progressivement et de plus en plus lui-même dans ses écrits sous les initiales de RB, personnage qu'il considère sans doute comme un *alter ego*, et en qui il voit une sorte de Roland Barthes par Roland Barthes avec qui discuter. Milan Kundera, quant à lui, se place délibérément dans ses romans, comme pour débattre avec ses personnages. Mais la partie de l'ouvrage qui m'a le plus intéressé est celle que Riendeau consacre à l'œuvre de Jacques Brault, qui revient sans cesse sur ses textes pour les compléter, les approfondir, cheminer avec eux, au moyen d'une technique curieuse mais combien chaleureuse, qui consiste à placer à gauche de la page un bout du texte d'origine et, à droite, le même texte peaufiné au cours des années, ramené à son essence même.

Très savant, bien conçu et bien exécuté, tricoté serré et destiné principalement à des spécialistes, cet ouvrage ne se prête malheureusement que difficilement à la lecture et à la compréhension du lecteur moyen, mais cultivé, en quête des nouveaux acquis au sein de ce que l'on peut appeler maintenant les « sciences » littéraires.

☆☆☆ ½

CHANTAL THÉRY (DIR.)

Jeanne Lapointe, artisane de la Révolution tranquille : hommages

Montréal, Triptyque, 2013, 108 p., 20 $.

Une femme de cœur et d'action

Un bel hommage que rend un collectif de huit auteurs au souvenir de Jeanne Lapointe qui, sans l'avoir pressenti, devait jouer un rôle important dans la transformation du Québec et du Canada.

Au moment où Jeanne Lapointe entreprenait sa carrière de professeur à la Faculté des lettres de l'Université Laval, en 1940, elle ne devinait sans doute pas le rôle qui lui reviendrait dans la transformation du Québec et du Canada. Peu de femmes espéraient alors accéder un jour à ces rôles importants. Et pourtant, ils allaient être les siens, d'abord à la Commission royale d'enquête sur l'enseignement pour la Province de Québec (commission Parent) au début des années soixante, puis, vers la fin de la même décennie, à la Commission royale d'enquête sur la situation de la femme au Canada (commission Bird). Tant Guy Rocher, commissaire à la première, que Monique Bégin, secrétaire générale de la seconde, font ressortir dans leur hommage la qualité de détermination qui animait cette femme et qui lui faisait obtenir ce qu'elle souhaitait pour le bien commun de ses compatriotes.

Un bel hommage que rend un collectif de huit auteurs au souvenir de Jeanne Lapointe.

Jeanne Lapointe cultivait aussi des amitiés précieuses du côté de la littérature, comme en témoignent ici les textes de Louky Bersianik†, Madeleine Gagnon et Gilles Marcotte « fortement impressionné », quant à lui, « par la force de ses affirmations [et] son ironie parfois corrosive » (p. 62). On imagine que des amies telles Gabrielle Roy et Anne Hébert, dont le souvenir est évoqué ici, se seraient jointes à ces hommages si elles étaient encore des nôtres. Enfin, il revenait à son neveu, le sociologue Gabriel Gagnon, de faire ressortir la

CHANTAL THÉRY

fidélité qu'elle leur portait, à lui et à son épouse, comme au reste de sa famille.

Mais la plus belle part de cet hommage appartient sans conteste à Marie-Claire Blais qui signe, de son côté, un texte de dix-sept pages intitulé « Le don de l'écriture », qui laisse libre cours à son cœur dans une écriture quasi automatique qui signale tout le renfort que Jeanne Lapointe lui avait apporté au moment où elle amorçait sa carrière d'écrivain, mais qui s'étend aussi à tous les malheurs de l'humanité, avant de revenir aux derniers jours de la vie de l'intéressée.

L'opuscule se termine par un texte de Jeanne Lapointe elle-même, intitulé « Pour une morale de l'intelligence » paru le 15 novembre 1955 et qui lui avait été commandé, alors pour *Le Devoir*, par Pierre de Grandpré. On trouvera également, en appendice, une bibliographie de l'intéressée, qui s'étend de l'année 1937 à l'année 2008, ainsi qu'une bibliographie de quelques textes qui lui furent consacrés.